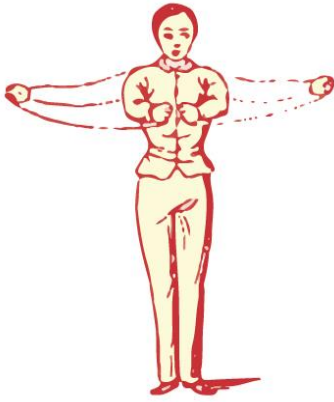


Quand le paradis est un enfer !

Marie Laurent



La jouissance est toujours scandaleuse. Elle conduit à battre en brèche toute idée d'harmonie et de mélodie du bonheur. Dérangement du corps, satisfaction opaque, complémentaire de personne, elle objecte au sens et laisse l'Autre troué du mot de la fin.

Aujourd'hui chacun veut jouir comme il l'entend et cela n'est pas sans effet pour le sujet, qui finit par rencontrer l'angoisse d'être seul et le désordre de la civilisation. La religion apparaît comme réponse possible au malaise. Son triomphe s'explique : elle porte au sujet déboussolé un discours pourvoyeur de sens. La science n'est pas en reste quand, à se faire religion, elle se fixe l'horizon plus ou moins proche d'un savoir clos.

Dans les remparts du religieux, on peut se sentir quelques-uns et se tenir les mains ! La religion exhorte le sujet à aimer son prochain ! À l'aimer bien sûr, au point où... il lui ressemble ! Elle conduit donc à plus ou moins de ségrégation ou de violence, car souvent le prochain tient bon sur son mode de jouissance et échappe au bien qu'on lui veut...

L'addiction est une autre voie. Là le sujet, laissé tout seul par l'Autre qui n'existe pas, veut sentir dans son corps Sa présence. Transporté, il s'immole dans son coin. Mais le paradis a l'odeur du soufre et l'isolement celui de l'enfermement. Le sujet est prisonnier dans sa propre chapelle, avec la jouissance qui l'agite, autistique et hors sens.

Quand cela est possible, la rencontre avec un Autre suffisamment troué et accueillant produira une brèche salvatrice dans ces murs solides.

À moins que ce trou, la religion ne le recouvre avant!

Ironiquement vôtre,

Marie Laurent

Le billet du cartel

Nous sommes dans une époque où prime le Un tout seul, le droit de chacun à sa jouissance propre, le chacun son « mode de jouir ». L'addiction, dans notre monde, se situe comme paradigme de la logique de ce Un tout seul et son corollaire la jouissance du corps propre. L'addiction est devenue « un mode de vie », « un mode d'être », un « modèle général de la vie quotidienne au XXI^e siècle ».

Ce que Rodolphe Adam, Jean-Pierre Deffieux, Philippe La Sagna et Daniel Roy, enseignants de la Section Clinique de Bordeaux, soulignent, chacun par un abord propre, c'est la dimension auto-érotique de l'addiction. Jacques-Alain Miller, dans un article du *Point* de 2013, nous indique que, là où l'on pensait, aidés par les constructions sociales et imaginaires, que l'auto-érotisme se résorbait dans l'union avec un partenaire, l'on peut dire maintenant « le rapport sexuel n'existe pas ». Or, pour le sujet, l'addiction peut être un moyen d'éviter de se confronter à cette absence de rapport sexuel mais cela ne peut être qu'au prix de sa solitude.

La psychanalyse propose de dépasser l'absence de douleur qui semble caractériser la logique du sujet addict. Elle offre de soutenir une alternative à la jouissance itérative, exclusive, solitaire, auto-érotique, par la remise en jeu de la parole et de la jouissance qui y est afférente. Cette jouissance de la parole nécessite, pour le sujet addict, qu'il fasse un détour, qui n'est pas toujours aisé, par l'Autre, s'affronte, quand il en est question, à l'angoisse de castration et supporte l'inconstance du désir face au confort apparent mais mortifère de la répétition.

Envisager la jouissance autistique et itérative comme réponse nécessaire (addiction) ou parfois vitale comme dans l'autisme ou la mélancolie, c'est dépasser le « noyau commun comportemental »¹ qui abrase les spécificités pour en extraire une logique singulière qui puisse faire lien social. C'est une orientation éthique qui ne peut pas renoncer face au populisme sanitaire liberticide ambiant dont nous avons eu le triste témoignage ces derniers temps et qu'il faut se préparer à combattre « encore ».

Josselin Schaeffer

¹ Cf. infra, texte Rodolphe Adam.